

LE THÉÂTRE EN COURANTS Cassandre

... mais c'est au milieu de la vérité que je suis aveugle.

numéro onze / janvier 1997

20 francs

Emmanuel Genvrin et le Théâtre Volland. Ce dernier est absent du festival ; après avoir présenté à deux reprises son *Votez Ubu Colonial* sous un chaiteau à Paris, une première fois sous l'égide de Paris Quartiers d'été avec un grand succès, une seconde fois en plein dans la période des grèves de décembre 1995 avec moins de bonheur, l'équipe était en « métropole » pour préparer l'implantation à Saint-Quentin en Yvelines de *Lepervenche*, spectacle ferroviaire que j'avais vu à La Réunion quelques mois plus tôt. Emmanuel Genvrin est originaire de Normandie. Arrivé dans l'île il y a près de 20 ans, il y a implanté une structure contestataire suivie avec fidélité par un public nombreux, pas uniquement constitué de déshérités. Reconnu par les pouvoirs, il est soutenu, mais à un niveau qu'il juge dérisoire par rapport à l'importance de son activité. Il n'a toujours pas obtenu le statut de Centre Dramatique National qu'il revendique depuis des lustres, et il envisage de revenir en France pour y tenter une seconde carrière, ce que ses amis lui déconseillent, car son esthétique risquerait de ne pas correspondre aux goûts des faiseurs de réputation parisiens. C'est en effet au Grand Magic Circus (mais avec quelque chose en moins) que font penser les réalisations dont il signe textes et mises en scène. Comme Savary, il joue de la trompette et est entouré d'une fanfare. Chaque spectacle est accompagné d'une fête au cours de laquelle on mange et on boit (le cary et le rhum « arrangé »). Le jeu est au premier degré, mais les acteurs sont d'excellents animateurs-agitateurs et leur énergie est contagieuse. Je citerai particulièrement Arnaud Dormeuil, incarnant un Ubu qui se faisait proclamer roi de l'île grâce à un vote truqué où il recueillait 180% des suffrages. On le retrouve, militant syndical, dans *Lepervenche*. Pour Emmanuel Genvrin, tout passe par le politique.

Il y a eu, naguère, un train à La Réunion. Le « tout pour la route » l'a détrôné et il n'en reste que quelques tronçons de voies ferrées. L'un d'entre eux est exploité touristiquement et nombreux sont les nostalgiques qui viennent rouler pendant 20 minutes depuis un pont détruit jusqu'à une gare coquette, à La Possession. C'est là que Genvrin avait installé ses gradins. Le public arrivait par le rail accompagné par la fanfare qui martelait l'Internationale. On était supposé être en 1936 et la compagnie des chemins de fer était en grève militante. Le « meneur », un certain Lepervenche, dirigeait la résistance depuis un wagon surnommé Spartacus ! C'est l'histoire de La Réunion, de 1936 à 1946, que raconte le spectacle à travers les hauts et les bas d'un bordel bon enfant fréquenté par de hauts personnages que les gens de l'île reconnaissent. On y rencontre un étrange personnage androgyne, campé par la chanteuse Leïla Negrau qui introduit dans l'agitation du spectacle une note d'une étonnante pureté. Quand elle chante, c'est comme si tout s'arrêtait autour d'elle. Je retenais mon souffle avec le public. Mais ce qu'elle apporte, ce sont des contrepoids. Les décors sont installés sur des wagons qui vont et viennent au fil de l'action comme un ballet très spectaculaire. Ce qui frappe, c'est que l'histoire de cette île du bout du monde ait collé à ce point à celle de la « métropole ». Trois chants ponctuent la représentation : *L'Internationale*, *Maréchal nous voilà* et enfin *La Marseillaise*. En 1946, la revendication principale de la lutte de 36 est obtenue : La Réunion devient département français.

Lepervenche est venu à Saint-Quentin en Yvelines sous le dépôt de locomotives abandonné où avait joué il y a quelques années le Théâtre de L'Unité. Il serait bien qu'un contexte parisien l'accueille, La Villette par exemple, ou encore une fois Paris Quartiers d'été si Patrice Martinet pouvait obtenir une gare désaffectée. Elles ne manquent pas sur l'ancienne petite ceinture.